

# **Landesbibliothek Oldenburg**

**Digitalisierung von Drucken**

## **Histoire De Sir Charles Grandison**

Contenue dans une Suite De Lettres, Publiées sur les Originaux, par  
L'Editeur De Pamela Et De Clarisse ; En sept Volumes ; Ouvrage traduit  
de l'Anglois

**Richardson, Samuel**

**Göttingue [u.a.], 1756**

Lettre IV. Miss Harriet Byron à Miss Lucy Selby.

**urn:nbn:de:gbv:45:1-2134**

XXXXXXXXXXXXXXXXXXXX

## LETTRE IV.

Mifs HARRIET BYRON à Mifs  
LUCY SELBY.

*Vendredi à une heure, Mars 3.*

Sir Charles vient de nous envoyer la copie si attenduë de ce qui se passa à son intrépide visite chez sir Hargrave. Je l'appelle *intrépide*. Mais si j'en avois été informée, comme Mr. Reeves, avant que l'événement en eût, en quelque manière, justifié la témérité, je l'aurois appellée téméraire; & j'aurois proposé d'envoyer des juges de paix au quarré de Cavendish, ou de prendre quelque mesure, pour savoir s'il y avoit sûreté pour la personne de sir Charles; sur-tout quand il fut près de trois heures sachant qu'il dine plutôt que la plupart des gens du bel air.

Monsieur Reeves a eu la bonté de copier pour moi ce long écrit, pour que j'aie le tems de vous rendre compte de trois visites particulières que j'ai reçues. J'ai demandé à Mr. Reeves, si ce n'étoit pas une étrange façon de faire dans ce Bagenhall, d'avoir toujours avec lui cet Ecrivain, devenu à présent un Ecouteur? Il m'a répondu que cela n'étoit pas ordinaire; mais que dans des cas de cette nature, où il pouvoit y avoir un meurtre, & ensuite des informations dans une Cour de justice, il croyoit qu'il y avoit quelque chose de louable dans cette précau-

caution ; quoique cela indiquât un dessein prémédité, & que sans doute l'homme s'étoit trouvé dans quelque fâcheuse affaire auparavant, & vouloit prendre ses mesures pour l'avenir.

## É C R I T.

Jedi matin, Mars 2. 17... Moi Henri Coates, demandé le soir précédent, vins à la maison de sir Hargrave Pollexfen, Baronet, au quarré de Cavendish, à huit heures & demie environ du matin, pour recueillir en abréviations une conversation qu'il devoit y avoir entre le dit sir Hargrave Pollexfen, & sir Charles Grandison, Baronet, sur un différend entre ces deux Messieurs, pour lequel j'avois déjà accompagné une fois James Bagenhall, Ecuyer, à la maison du dit sir Charles Grandison, au quarré de S. James, & dont on craignoit des conséquences, qui pouvoient rendre fort important un détail exact de ce qui se seroit passé.

Je fus introduit, environ à neuf heures, dans l'antichambre où étoient le dit sir Hargrave ; le dit James Bagenhall ; Salomon Merceda, Ecuyer ; & John Jordan, Ecuyer. Ils parloient sur la reception qu'ils feroient au dit sir Charles Grandison ; & j'eus ordre de ne point écrire ce qu'ils disoient.

Pour que je pussé, avec moins d'interruption, prendre la minute de la conversation qu'on attendoit, on me fit placer dans un cabinet joignant l'antichambre, dont il n'étoit séparé que par une cloison. Mais de peur que le dit sir Charles ne s'opposât à ce que je prissé cette mi-  
nu-

nute, j'eus ordre de me cacher jusqu'à ce qu'on m'appellât; mais de prendre cette minute fidèlement, & sincèrement, de façon que je pusse dans le besoin en confirmer la vérité par serment.

Environ à neuf heures & demie, j'entendis Mr. Bagenhall, qui avec un serment, & d'une voix qui marquoit de l'émotion & de la surprise, dit, que sir Charles venoit. En même tems un laquais entra, & dit „ sir Charles Grandison.”

Trois ou quatre de ces Messieurs parlèrent alors ensemble, fort haut & avec vivacité; mais je ne crus pas que mes ordres portassent d'écrire ce qu'ils disoient. Il n'est pas cependant hors de propos de marquer, que sir Hargrave dit; Donnez moi cette paire de pistolets, & qu'il me suive dans le jardin. Par D. il en prendra un.

Non, non, dit Mr. Merceda, dont je reconnus l'accent étranger; non, non, cela ne fera pas.

Une autre voix, je crois de Mr. Jordan, dit; Ecoutons ce qu'un si galant homme a à dire. Les occasions se présenteront bien dans la suite.

Monsieur Bagenhall, dont je connus bien la voix, dit: D. me d . . e, si l'on touche à un cheveu de la tête de sir Charles Grandison dans cette visite.

Allez tous au D. dit sir Hargrave: est-ce que je propose rien de déraisonnable, puis-je lui donner le choix des pistolets?

Quoi, dans votre jardin! La jolie histoire, qui que ce fût qui succombât! dit Mr. Merceda. C'est bien le Diable, si on ne peut l'obliger

ger à présent à vous donner par-tout ailleurs la satisfaction qu'on doit à un homme d'honneur.

Faites entrer sir Charles, dit sir Hargrave avec des imprécations. Sir Charles entra alors, je le vis par un trou de la paroi: il avoit l'air fort calme, & fort serein, l'épée au côté, quoiqu'en deshabillé. La conversation commença alors ainsi.

*Sir Charles.* Votre serviteur, sir Hargrave, je suis le vôtre. Monsieur Bagenhall, Messieurs.

*Monsieur Bagenball.* Votre serviteur, sir Charles; vous êtes homme de parole... Voilà Monsieur Jordan; voici Monsieur Merceda.

*Sir Ch.* Mr. Merceda!... j'ai ouï parler de Mr. Merceda... J'en usé bien librement, sir Hargrave, en m'invitant à déjeuner chez vous.

*Sir Harg.* Ouï, par D. & vous en avez usé de même auparavant. Etes-vous seul, Monsieur? Si vous avez quelques personnes avec vous, faites les entrer.

*Sir Ch.* Personne, Monsieur.

*Sir Harg.* Ces Messieurs sont des gens d'honneur, Monsieur. Ce sont mes amis.

*Sir Ch.* Ils paroissent gens d'honneur: je suppose que tout homme est tel, jusqu'à ce que j'aie les preuves du contraire.

*Sir Harg.* Ne pensez pas que je les aie ici pour intimider...

*Sir Ch.* *Intimider*, sir Hargrave! j'ignore ce que c'est qu'être intimidé. Vous dites que ces Messieurs sont vos amis: je viens dans le dessein d'accroître le nombre de vos amis, & non de le diminuer.

*Sir Harg.* „ Accroître le nombre de mes

„ a-

„ amis!... ” Quoi ! après m'avoir ravi la seule femme au monde qui mérite qu'on la possède, & qui sans l'avantage dont on profita inhumainement, auroit été ma femme avant la fin du jour, Monsieur ! Et malgré cela me refuser une satisfaction, Monsieur ! Mais j'espère que vous êtes venu à présent...

*Sir Cb.* Pour déjeuner avec vous, Monsieur.... Ne vous échauffez pas. Je suis déterminé à ne point accepter de défi... Mais il ne faut pas m'insulter.

*Sir Harg.* Eh bien, Monsieur, prenez donc un de ces deux pistolets, mon carossé nous conduira...

*Sir Cb.* Nulle part, Monsieur. Ce qui s'est passé jusqu'ici entre nous, est dû au hazard. Je n'aime pas à user de recrimination. J'en appelle cependant à votre propre cœur. Il vous convaincra que les moyens que vous employâtes pour obtenir la Dame, ne vous rendoient pas digne d'elle. Je ne profitai point inhumainement de mon avantage; & le refus que j'ai fait de me mesurer avec vous, me donne droit de m'appeller votre meilleur ami.

*Sir Harg.* „ Mon meilleur ami, ” Monsieur !

*Sir Cb.* Oui, Monsieur; si du moins c'est une chose digne de votre considération, qu'on ait sauvé votre propre vie, ou qu'on vous ait épargné les longs regrets d'avoir ôté la vie à un autre, comme cela eut pu arriver. En un mot, Monsieur, il dépend de vous de me faire connoître, si c'est par la violence d'une passion que vous vous êtes rendu coupable d'une action mauvaise, ou si c'est de dessein prémédité, & par un penchant

naturel à la violence, qui seule peut vous faire penser à justifier une action condamnable par une autre.

*Sir Harg.* Eh bien, Monsieur, regardez moi comme un homme naturellement violent, si vous le voulez. Que m'importe ce que pense de moi un homme qui m'a traité... Que le D. vous emporte, Monsieur: voyez quelles marques j'emporterai au tombeau.

*Sir Cb.* Si j'avois été aussi violent que vous, Monsieur, vous auriez pu emporter ces marques au tombeau, sans les avoir gardées longtems... Déjeunons, Monsieur, cela vous donnera le tems de vous calmer. Quand même je devrois faire ce que vous souhaitez, vous trouverez mieux votre compte à être de sens froid. Vous ne pouvez pas penser que je voulusse profiter de l'avantage que la passion me donneroit sur vous.

*Mr. Bag.* Pard. cela est noble! Déjeunons, Hargrave, vous en ferez plus tranquille, & plus propre à discuter ce point, ou quelque autre.

*Mr. Merceda.* Cela est vrai; vous avez un ennemi généreux, sir Hargrave.

*Sir Cb.* Je ne suis l'ennemi de personne, Monsieur Merceda. Sir Hargrave devoit considérer qu'il étoit seul à blâmer dans l'affaire qui a occasionné tout ceci; & que toute la part que j'y ai, est dûë au hazard, sans qu'il y ait eu de mauvaise intention de mon côté.

*Mr. Jordan.* Je ne doute pas, sir Charles, que vous ne soyiez disposé à demander excuse à sir Hargrave, pour la part que vous...

*Sir Cb.* Demander excuse, Monsieur! non... Je crois que j'ai dû agir comme je l'ai fait. Si c'étoit

c'étoit à refaire, je le ferois encore, avec qui que ce fût.

*Sir Harg.* Eh bien, vous voyez! vous voyez! Monsieur Bagenhall, Monsieur Merceda, Monsieur Jordan! vous voyez! Entendez-vous cela! Qui pourroit avoir patience!

*Sir Ch.* Je puis vous dire, Monsieur, qui doit avoir patience. J'aurois très-mauvaise opinion de quelqu'un de ces Messieurs, qui, dans les circonstances où j'étois, n'auroit pas agi précisément comme moi. Et j'en aurois une, encore plus mauvaise de vous-même, Monsieur, que je ne l'ai, si dans un pareil cas, vous aviez refusé un semblable secours à une femme. Mais je ne veux pas répéter ce que j'ai écrit.

*Sir Harg.* Si vous êtes un homme, sir Charles Grandison; choisissez un de ces pistolets: D. me d...e. Il faut que vous en passiez par là.

Je vis alors que sir Hargrave se leva avec emportement.

*Sir Ch.* Comme je suis *un homme*, sir Hargrave, je ne le ferai pas. Un homme irrité pourroit regarder comme une insulte, (& je n'ai point dessein de vous en faire) si je disois que j'ai donné des preuves à notre première entrevue, que ne je manquois point de courage. Je crois que je vous en donne à présent la plus grande que je puisse donner, en refusant votre défi. Je sai comment on repousse une insulte personnelle. Je sai me défendre. Mais comme je l'ai dit, je ne veux pas répéter ce que j'ai écrit.

*Mr. Merc.* Mais, sir Charles, si nous avons bien compris votre pensée, dans ce que vous avez écrit, vous avez menacé un homme d'hon-

d'honneur, de vous servir d'une arme qu'on n'emploie que contre un coquin; refuser cependant...

*Sir Cb.* Un homme, Monsieur, qui s'avisera de m'insulter, peut le faire avec d'autant plus de sûreté, quoique non pas peut-être impunément, qu'il peut être assuré que je ne le tuerai pas, si je puis l'éviter. Je puis me jouer avec mes armes, Monsieur, excusez cet air de vanterie, mais je ne me jouerai jamais de la vie de personne, ni ne prodiguerai la mienne.

*Sir Harg.* Le D. vous e....e avec votre sens froid, Monsieur. Je ne puis soutenir...

*Sir Cb.* Ne vous emportez pas, Monsieur, contre ce qui fait votre sûreté.

*Sir Ford.* En effet, sir Charles, je ne pourrais soutenir cet air de supériorité.

*Sir Cb.* C'est plus qu'un air, Monsieur Jordan; un homme qui entreprend de justifier une violence par une autre, donne nécessairement une supériorité réelle contre lui-même. Que sir Hargrave confesse sa faute.... je l'ai mis sur les voies de le faire, de la façon la moins déshonorante pour lui, qu'il puisse y avoir après qu'il a commis la faute... & je lui présente ma main.

*Sir Harg.* Quelle abominable insulte!.. Quoi! avouer ma faute, à un homme qui, sans être attaqué, m'a fait avaler trois de mes dents: vous voyez, Messieurs, dites, puis-je, dois-je encore, avoir patience?

*Sir Cb.* Je n'ai point eu intention de vous faire aucun mal, Monsieur. Je ne tirerai point l'épée, pour vous rendre le coup que vous m'aviez por-

té. Je reçus sur l'épaule une égratignure d'une épée destinée à me percer le cœur. Je ne cherchai qu'à vous empêcher de me faire un mal, que j'étois résolu de ne pas vous faire. Voilà, sir Hargrave, voilà Messieurs, quel étoit précisément le cas; & la cause étoit telle, qu'aucun homme d'honneur ne pouvoit refuser de s'y engager... A présent, Monsieur, je viens chez vous, sur ma propre invitation, dans votre maison, seul, sans être accompagné, pour vous montrer que je suis toujours dans les mêmes dispositions, d'éviter de vous faire aucun mal; & c'est là, Messieurs, ce qui me donne sur sir Hargrave, une supériorité qu'il ne tient qu'à lui de diminuer, en se conduisant comme je me conduirois envers lui, si j'étois à sa place.

*Mr. Bag.* Par D. cela est noble.

*Mr. Ford.* J'avouë, sir Hargrave, que je tirois plutôt le chapeau à un homme comme celui-là, qu'à un Roi sur son trône.

*Sir Harg.* D. me d...e, si je lui pardonne, avec ces marques que je porte. Allons, Monsieur, il faut que vous preniez un de ces pistolets. Messieurs, mes amis, il se vante de ses avantages; il peut en avoir dans son maudit sens-froid. Il n'en peut avoir d'autre. Je vous en prends à temoins, je lui pardonne, s'il me met une couple de balles dans le cœur. Prenez un de ces pistolets, Monsieur. Ils sont chargés également... Vous êtes témoins, que si je meurs, je ne dois m'en prendre qu'à moi: mais je mourrai en homme d'honneur.

*Sir Ch.* Pour mourir comme un homme d'honneur, Monsieur, vous devriez avoir vécu de même.

même. Vous devriez être sûr de votre cause. Mais ces pistolets sont trop dangereux. Si je voulois en passer par où vous voulez, sir Hargrave, je ne devois pas me flatter qu'un homme aussi furieux tirât le sien par dessus ma tête, comme je devois vouloir tirer le mien au dessus de la sienne. Je ne voudrois pas faire dépendre ma vie d'un mouvement, peut-être involontaire, du doigt.

*Sir Harg.* Eh bien, Monsieur, l'épée; quoique en deshabillé, vous êtes venu avec la vôtre.

*Sir Cb.* Je l'ai fait pour la raison que j'ai dite à Mr. Bagenhall. Je ne la tire jamais cependant que pour ma défense.

*Sir Harg.* Se levant de sa chaise: Voulez-vous me faire la grace de m'accompagner dans mon jardin? Vous, & moi seulement, Monsieur? Que ces Messieurs restent ici. Ils regarderont seulement de la fenêtre, s'il leur plait. Sur ce gazon seulement, Monsieur, si vous succombez, tout le tort sera mis de mon côté, pour avoir tué un homme dans mon jardin. Si je succombe, vous aurez le témoignage de mes amis pour vous tirer d'affaire.

*Sir Cb.* La place n'y fait rien, Monsieur. Puisqu'on convient, Messieurs, de renoncer aux pistolets, & qu'en restant chargés sur cette table, ils ne servent qu'à faire venir l'idée de quelque malheur, vous m'excuserez tous, & vous me pardonnerez, sir Hargrave...

En disant cela, il se leva avec une grande tranquillité, & aiant pris les pistolets; il ouvrit la fenêtre qui étoit à côté de sir Hargrave, & les déchargea tous deux en l'air.

Sur ce qu'on lui en a dit, l'Ecrivain est sûr qu'ils étoient bien chargés.

Une troupe de domestiques, hommes & femmes, accoururent tout effrayés. L'Ecrivain resta dans le cabinet, sachant qu'il n'y avoit point de mal. Un des valets s'écria, voilà le meurtrier! Ils ne voyoient pas leur maître, qui étoit apparemment caché par sir Charles, & qui a avoué ensuite, qu'il avoit été trop étonné pour pouvoir bouger ou parler; ils alloient se jeter sur sir Charles.

Sir Charles reculant quelques pas en arrière, mit la main sur son épée, leur disant cependant avec douceur; mes amis, votre maître n'a point de mal: prenez garde que je ne blesse quelqu'un de vous.

*Sir Harg.* Je n'ai point de mal... sortez, coquins.

*Mr. Bag.* Sortez, vuidez la chambre, sir Hargrave n'a point de mal.

*Mr. Merc.* }  
*Mr. Ford.* } sortez, sortez!

Les domestiques se jettèrent hors de la chambre aussi vite qu'ils y étoient entrés.

Sir Charles s'avançant alors vers sir Hargrave, lui dit: Dans quelque tems d'ici, Monsieur, vous trouverez qu'il est beaucoup plus heureux que ces pistolets aient été déchargés, que s'ils avoient été employés à l'usage auquel on les avoit destinés, en les chargeant. Je vous présente ma main, c'est une offre qu'on ne refuse pas deux fois. Si vous me voulez du mal, je ne vous en veux point. Je me suis invité pour déjeuner  
avec

avec vous. Vous & vos amis ferez les bien-venus à diner chez moi. Je n'ai plus qu'un moment, ajouta-t-il, en regardant sa montre, car sir Hargrave sembloit irrésolu s'il accepteroit ou refuseroit sa main.

*Mr. Ford.* Je suis dans l'étonnement ! Comment, sir Charles ! Quelle doze de tranquillité ne devez-vous pas avoir ! Le D. m'emp...e, Hargrave, si vous ne vous accommodez avec un si généreux ennemi.

*Mr. Merc.* Il m'a mis de son parti. Par le grand Dieu du Ciel, j'aimerois mieux avoir sir Charles pour mon ami, que le plus grand Prince de la terre.

*Mr. Bag.* Ne vous l'ai-je pas dit, Messieurs, D. me d...e, je n'ai vécu jusqu'à présent que pour mourir de honte ! J'aimerois mieux avoir été sir Charles Grandison pendant cette heure, que le Grand Mogol toute ma vie.

Sir Hargrave sanglottoit comme un enfant, à ce que je pouvois entendre par sa voix. D. me d...e, dit-il en mots entrecoupés, faut-il que je sois ainsi humilié ! ... Faut-il que je sois ainsi vaincu ! Par D. Par D. Grandison, il faut, il faut que vous descendiez avec moi au jardin. J'ai quelque chose à vous proposer ; & il sera à votre choix, ou de nous accommoder, ou de me donner la satisfaction due à un homme d'honneur. Mais il faut que vous veniez avec moi au jardin.

*Sir Ch.* De tout mon cœur, Monsieur.

Prenant alors son épée, il la posa sur la table.

*Sir Harg.* Et faut-il que j'en fasse autant ? D. me d...e si je le fais ! ... Prenez votre épée, Monsieur.

*Sir Cb.* A la bonne heure, si cela vous fait plaisir, Monsieur; Je serai toujours maître de la tirer ou non.

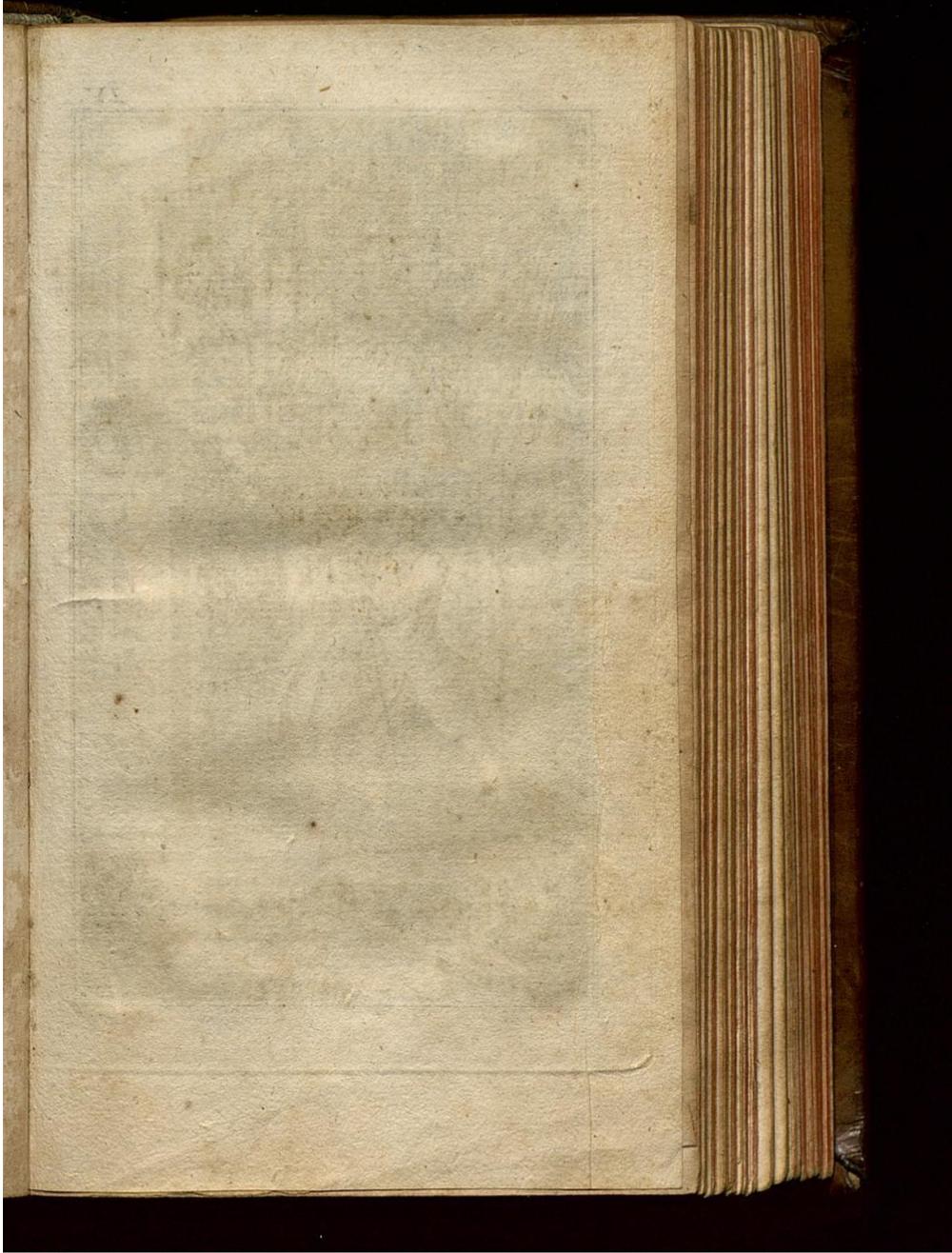
*Sir Harg.* D. me d...e, si je puis vivre étant ainsi traité!... Où Diable avez-vous été jusqu'à présent? ... Mais il faut que vous veniez avec moi au jardin.

*Sir Cb.* Montrez moi le chemin, Monsieur.

Chacun vouloit s'y opposer: mais *sir Charles* leur dit, je vous prie, Messieurs, laissez avoir cette satisfaction à *sir Hargrave*. Nous vous rejoindrons dans le moment.

L'Ecrivain sortit alors du cabinet, avec la permission des Messieurs, qui restèrent dans la chambre, à la fenêtre. Ils exprimèrent leur admiration pour *sir Charles*. *Mr. Merceda*, & *Mr. Bagenhall*, (l'Ecrivain remarque ceci à leur louange) se reprochoient l'un à l'autre, de n'avoir point eu d'idée, jusqu'alors, de ce qui étoit grand, & noble dans un homme.

On vit bientôt *sir Charles* & *sir Hargrave* se promenant, & engagés dans une conversation fort animée. Il parut ensuite que le sujet en étoit quelques propositions que faisoit *sir Hargrave*, au sujet de la Dame, & que *sir Charles* ne vouloit pas accorder. Quand ils furent arrivés sur le gazon, *sir Hargrave* ouvrit son habit & sa veste, & tira l'épée: il sembloit par son geste presser *sir Charles* d'en faire autant. *Sir Charles* avoit son épée dans une main, mais dans le fourreau. Il avoit l'autre main sur le côté: son habit étoit ouvert. *Sir Hargrave* paroissoit encore le presser de mettre l'épée à la main, & se mit lui-même en garde. *Sir Charles*  
les





C. Besson del.

Permeigottli sc. Lips. 1768.



les d'un air calme, s'avança alors vers lui, détournâ en bas la pointe de son épée avec la main, & mis son bras gauche sous le bras armé de sir Hargrave. Sir Hargrave leva l'autre bras avec vivacité: mais sir Charles, qui étoit sur ses gardes, lui saisit d'abord cet autre bras, parut lui dire quelque chose avec douceur, & laissant aller sa main gauche, il le conduisit vers la maison, toujours son épée nuë à la main. Sir Hargrave sembloit conjurer, & résister, quoique foiblement, & comme un homme vaincu par les procédés de sir Charles. Ils rentrèrent tous deux, sir Charles ayant toujours le bras sous celui de l'épée de sir Hargrave. L'Ecrivain se retira alors dans son premier poste. D. me d...e, dit sir Hargrave, en rentrant dans la chambre, cet homme, ce sir Charles, est le Diable... Il m'a rendu comme un enfant. Cependant il me dit qu'il ne veut point être mon ami, dans le seul article qui me tient au cœur. Il jeta son épée sur le plancher. Je n'ai qu'une chose à vous dire, comme je vous l'ai dit en bas, soyez mon ami, en ce seul point, & je vous pardonne de tout mon cœur.

*Sir Cb.* La Dame est, & doit être, sa propre maîtresse, Monsieur. Je n'ai acquis aucun droit sur elle. C'est une excellente femme. Elle seroit un joyau précieux dans la couronne d'un Prince. Mais vous conviendrez avec moi, qu'il ne faut pas l'effrayer. Je vous assure que sa vie a été en danger; tous les soins, toute la tendresse de ma sœur, & le Médecin, ont eu de la peine à la tirer d'affaire.

*Sir Harg.* L'homme, je devrois dire, le Dia-  
ble,

ble, le plus inflexible, que j'ai vu de ma vie! Mais vous n'avez point d'objection contre le dessein que j'ai de la voir. Elle verra, (comment cependant puis-je vous pardonner cela?) elle verra ce que j'ai souffert pour elle. Si elle ne veut pas être à moi, je mettrai ces marques sur son compte & non pas sur le vôtre. Et quoique je ne veuille pas l'effrayer, je verrai si elle est sans pardon, sans pitié pour moi. Elle fait, elle fait *fort bien*, que je me suis conduit le plus honnêtement du monde avec elle, quand elle étoit en mon pouvoir. Par tout ce qu'il y a de plus sacré, je n'avois d'autre dessein que d'en faire Lady Pollexfen. Je voyois qu'elle avoit autant d'amans que de visites, & je ne pouvois le supporter... Vous serez de mon parti, sir Charles, & poursuivie par la fortune, & par l'amour, elle fera à moi.

*Sir Ch.* Je ne promets point de vous servir en ceci, sir Hargrave. Tous ses Parens la laissent à son propre discernement: irai-je donc entreprendre de déterminer son choix? Ce que je vous ai dit en bas, quand vous insistiez sur cette condition, je le répète; je pense qu'elle ne doit pas être à vous, & que pour l'amour & de vous & d'elle, vous ne devez pas le souhaiter. Allons, allons, Monsieur, considérez la chose un peu mieux. Pensez à quelque autre femme, si vous êtes résolu de vous marier. Votre figure...

*Sir Harg.* Ouï par D. je fais une jolie figure à présent, n'est-il pas vrai?

*Sir Ch.* Votre fortune, vous rendront plus heureux avec une autre femme, que vous ne pour-

pourriez l'être avec celle-ci. Pour moi, Monsieur, je ne voudrois pas épouser la plus grande Princesse, si je pensois qu'elle ne m'aime pas plus que tous les autres hommes, que je méritasse son amour, ou non.

*Sir Harg.* Et n'avez-vous point de vûes pour vous-même, dans l'avis que vous me donnez? Dites moi cela... Il faut que vous me le disiez.

*Sir Ch.* Quand je donne un avis, j'aurois horreur de moi-même, si je ne considérois uniquement le bien de la personne qui me consulte, & si je faisois aucun retour sur moi-même, qui pût affecter le moins du monde cette personne.

On apporta alors le déjeuner. Ce qui suit, fut dit pendant & après le déjeuner.

*Mr. Bag.* Voyez, Merceda, ce que peut faire un Chrétien. Après cela, resterez-vous encore Juif?

*Mr. Merc.* Faites moi voir encore un Chrétien comme celui-là, & je vous répondrai. Vous, Bagenhall, j'espère que vous ne vous croyez pas en droit de vous vanter de votre Christianisme?

*Mr. Bag.* Cela n'est que trop vrai. Nous avons été tous deux de méchans vauriens.

*Sir Harg.* Et j'ai été le plus innocent des trois. Cependant, c'est là le Diable, je suis celui qui souffre le plus. D. m'emp... e, si je puis soutenir de me voir au miroir.

*Mr. Ford.* Vous devriez être au dessus de cela, sir Hargrave; &, permettez moi de vous le dire, vous ne devez pas avoir honte d'être vaincu, comme vous l'êtes. Je vous trouve réelle-



ment plus grand qu'auparavant depuis votre accord avec un si noble adversaire.

*Sir Harg.* C'est quelque consolation, Jordan. Mais D. me d. . . e, sir Charles, je veux voir la Dame; & vous m'y introduirez.

*Sir Cb.* Cela ne peut être... Quoi! j'introduirois un homme auprès d'une femme que, selon moi, il ne doit pas plus souhaiter de voir qu'elle ne doit le voir elle-même... Si je pensois que vous y allassiez, je pourrois bien, si elle le souhaite, m'y trouver, de peur qu'elle ne fût trop effrayée, à cause de tout ce qu'elle a déjà souffert.

*Sir Harg.* Quoi, Monsieur, vous voudriez encore faire le Don Quichotte?

*Sir Cb.* Il n'en est pas besoin, sir Hargrave; vous ne voudriez pas être encore le géant qui enleveroit la Dame.

*Sir Harg.* Par D. Monsieur, vous avez mené vos affaires d'une façon bien triomphante.

*Sir Cb.* Je ne prétends à aucun triomphe, Monsieur. Mais par-tout où il s'agit de la vérité & de la justice, j'espère que je ne trahirai jamais leurs intérêts.

*Mr. Bag.* Le D. m'emp. . . e, si je crois qu'il y a encore un homme pareil au monde.

*Sir Cb.* Je suis fâché, Monsieur Bagenhall, de vous entendre parler ainsi. Les occasions ne se présentent pas de même pour tout le monde!

*Sir Harg.* Pourquoi ne l'ai-je pas frappé? D. me d. . . e, cela l'auroit engagé à se battre.

*Sir Cb.* Je l'aurois dû, dans ce cas, sir Hargrave: je vous ai dit, que je ne souffrirois pas une insulte. Mais si j'avois pu prendre d'autres

tres

tres mesures, je ne me serois pas servi de mon épée. Je me suis trouvé dans le cas auparavant. Mais je voudrois rester dans les termes de l'amitié avec vous.

*Sir Harg.* Que je meure, si je puis soutenir ma propre petitesse.

*Sir Cb.* Quand vous réfléchirez de sens froid à tout ceci, vous trouverez des sujets de vous réjouir, qu'une entreprise commencée avec violence, & poussée aussi loin que vous l'avez fait, ne se soit pas terminée plus mal. Chaque occasion que vous aurez de déployer vos bonnes qualités, ou de vous corriger des mauvaises, contribuera à votre satisfaction jusqu'à la fin de votre vie. Vous n'auriez pu être heureux si vous l'aviez emporté sur moi. Croyez-vous qu'un meurtrier ait jamais été heureux? Je parle si sérieusement, parce que je voudrois bien que vous réfléchissiez sur la chose. Elle auroit pu devenir très-sérieuse.

*Sir Harg.* Vous savez, Monsieur, que j'ai voulu m'accommoder avec vous; mais sur un article...

*Sir Cb.* Nous *accommoder*, sir Hargrave! Comme je vous l'ai dit, je n'ai point de différend avec vous. Vous avez proposé des conditions, que je ne crois pas devoir accorder. Je n'ai rien exigé: je vous ai dit que je n'avois en vuë que ma propre défense.

*Mr. Bag.* Vous avez insinué, sir Charles, que vous aviez eu d'autres affaires pareilles.

*Sir Cb.* Je me suis trouvé une fois dans un rendez-vous avec un homme qui m'avoit désié; mais je ne pouvois l'éviter, & c'étoit dans la

résolution de me défendre seulement, & dans l'esperance de me faire un ami de mon ennemi. Si j'avois...

*Mr. Bag.* Quelle pauvre espèce de créatures nous sommes, Merceda!

*Mr. Merc.* Taisez-vous, Bagenhall, sir Charles n'avoit pas fini. Je vous prie, Monsieur...

*Sir Cb.* J'allois dire, que si j'avois jamais, de propos délibéré, accepté un défi que j'aurois pu éviter, j'aurois regardé cela comme la plus grande tâche de ma vie. Je suis naturellement colère: cependant je crois avoir gagné quelque chose sur moi, à cet égard. Dans l'affaire entre sir Hargrave & moi, j'ai le plaisir de réfléchir que la passion, que je regarde comme mon plus dangereux ennemi, n'a pas eu un moment quelque ascendant sur moi.

*Sir Harg.* Non, sir mon ame! Et comment l'auroit-elle eu? Vous êtes sorti trop triomphant. Vous n'avez point été blessé, vous n'avez point de marques à montrer. Que je sois pendu, si en vous pardonnant, ce que je ne fais pas encore comment faire, je ne me regarde comme le plus grand héros!

*Sir Cb.* Je ne vous le contesterai point, sir Hargrave; il n'y a pas de doute, qu'un homme qui peut dompter sa passion, & pardonner une injure réelle, ne soit un héros. Souvenez-vous seulement, Monsieur, que ce n'est pas à votre vertu que je suis redevable de n'avoir pas été blessé, & que mon intention n'étoit point de vous offenser.

*Mr. Ford.* Je suis charmé de votre façon de penser, sir Charles. Il faut que vous m'accordiez

diez

diez l'honneur de vous voir quelquefois. Nous convenons tous que le duël est criminel; mais personne n'a le courage de se mettre au dessus d'une mauvaise coutume.

*Sir Ch.* Peu de gens travaillent à se mettre au dessus de la vaine & fausse gloire, que les hommes mettent à passer pour braves, & de la crainte de passer pour poltrons parmi les hommes, & parmi les femmes aussi.

*Mr. Ford.* Mais vous avez montré, Monsieur, que l'honneur & la conscience peuvent très-bien se concilier.

*Mr. Bag.* Oh oui, par ma foi! Et je vous conjure, Monsieur, de me permettre de faire plus ample connoissance avec vous. Vous pouvez sauver une ame par là. Merceda, qu'en dites-vous?

*Mr. Merc.* Ce que je dis! Que Diable puis-je dire? Mais la doctrine n'auroit rien été sans l'exemple.

*Sir Harg.* Et tout cela à mes dépens!... Mais, sir Charles, je dois, je veux avoir Miss Byron.

*Mr. Ford.* Je regarde comme mal à propos tout ce qui m'empêche de faire des questions pour mon instruction, à un homme si capable de m'en donner sur un sujet de cette importance. Permettez moi, Monsieur, de vous faire quelques questions, pour m'affermir tout-à-fait dans la disposition où je suis d'être votre profelyte.

*Sir Ch.* Prenant sa montre. Le tems se passe. Faites entrer mon domestique; il fait froid, je lui ai dit de m'attendre devant la porte.



On le fit entrer tout de suite, en faisant des excuses.

*Sir Cb.* Faites moi, Monsieur Jordan, toutes les questions qu'il vous plaira.

*Mr. Ford.* Vous avez reçu des défis plus d'une fois, je suppose.

*Sir Cb.* Je ne suis point un querelleur. Mais comme on a su de bonne heure, que je m'étois fait un principe de ne point m'engager dans un duël, j'ai été plus sujet, je crois, à cause de cela, à des inconvéniens de cette nature.

*Mr. Ford.* Aviez-vous toujours, Monsieur, cette grandeur d'ame, cette intrépidité, cette fermeté, je ne sais comment l'appeller, que nous venons de voir & d'admirer en vous?

*Sir Cb.* J'ai toujours regardé le courage, comme la distinction d'un homme. Mon Père étoit un homme de courage. Je n'ai jamais craint aucun homme, depuis que je me connois. Comme je n'ai jamais cherché le danger, ni quitté mon train ordinaire pour aller au devant de lui, je le regardois, quand je m'y trouvois exposé, comme un mal inévitable, & qui m'appelloit à être brave. Aussi ai-je presque toujours conservé cette présence d'esprit qu'un homme doit montrer; & qui, en effet, m'a servi quelquefois à me tirer d'affaire.

*Sir Harg.* Vous pensez, je suppose, que ce matin en a fourni un exemple.

*Sir Cb.* Ce n'étoit pas mon idée. En Italie, effectivement, j'aurois eu tort d'agir comme dans l'exemple dont vous parlez. Mais en Angleterre, & dans le quarré de Cavendish, sir Hargrave, je ne pouvois que me croire en sûreté.

reté. Je connois mon cœur. Je ne vous voulois point de mal, Monsieur. J'étois calme: je m'attendois à vous trouver échauffé, & plein de ressentiment. Il seroit étonnant, pensois-je, puisqu'il faut, ce semble, faire quelque démarche extraordinaire, que je ne pussé conserver la supériorité, (excusez moi, Monsieur,) que mon calme, & la chaleur de sir Hargrave me doivent donner sur lui, & sur tout autre. J'avois mon épée; & si même j'avois appréhendé un assassinat, la maison d'un Gentilhomme Anglois n'en pouvoit être le lieu, sur-tout pour un homme qui s'y confioit. Mais j'avoué que j'avois l'idée d'un cas particulier, quand j'ai parlé, comme je l'ai fait.

Chacun le pria de le raconter.

*Sir Ch.* Pendant les fureurs de la guerre, terminée à présent si heureusement, pour toutes les Puissances divisées, je traversai une forêt en Allemagne, en allant à Manheim. Mon valet avoit pris les devants, pour s'informer du chemin. Il revint à moi effrayé, & me dit qu'il avoit ouï de grands cris comme de quelqu'un qu'on massacroit, auxquels avoient succédé des gémissemens, qui étoient devenus toujours plus foibles, comme ceux d'une personne mourante: il me conjura de rebrousser. Comme je pensois à le faire, quoiqu'il fallût repasser par le bois, dont j'avois déjà traversé plus de la moitié, j'apperçus six Pandoures sortant de l'endroit du bois, où vraisemblablement ils avoient traîné quelque malheureux passager; car je vis un cheval bridé, & sellé, passant le long du chemin. Ils étoient bien armés. Je ne voyois point

point de moyen d'échapper. Ils connoissoient, sans doute, tous les chemins du bois, que je ne connoissois point. Ils s'arrêtèrent quand ils furent à deux portées de fusil de moi, comme s'ils eussent attendu pour voir quel chemin je prendrois. Deux d'entre eux étoient chargés de volaille; ce qui montroit qu'ils faisoient métier de piller. Je pris le parti d'aller droit à eux. J'ordonnai à mon valet, que s'il me voyoit at-  
raqué, il fit de son mieux pour s'échapper, pendant qu'ils seroient occupés à me dépouiller ou à me tuer; mais de me suivre, s'ils me laissoient passer. Il n'avoit point de porte-manteau qui pût les tenter. J'avois envoyé tout mon bagage par eau à Manheim. Je suis Anglois, Messieurs, leur dis-je, jugeant que s'ils étoient Autrichiens, comme je le supposois, cette qualité ne me nuiroit pas: Je ne fais pas bien le chemin; voilà une bourse, comme soldats, vous devez être gens d'honneur, elle est à votre service si un ou deux de vous veulent avoir la complaisance de m'escorter & de me guider à travers ce bois. Ils se regardèrent l'un l'autre. Je ne me souciois pas qu'ils eussent le tems de délibérer: j'ai des affaires de grande conséquence, ajoutai-je, je vous prie, montrez moi le plus court chemin pour Manheim, prenez cet argent.

Enfin, l'un d'eux qui paroissoit avoir quelque autorité sur les autres, avança la main; & prenant la bourse, dit quelque chose en Esclavon, & deux des autres, avec leur volaille sur les épaules, & leur sabre nud, me conduisirent hors du bois en sûreté, mais me demandèrent en-  
re

re quelque chose en me quittant. Je trouvai encore quelques florins à leur donner, & ils retournerent dans le bois, je suppose vers leurs compagnons. J'étois perdu, vraisemblablement, si j'avois paru effrayé, ou chercher à m'échapper. On trouva ensuite deux personnes assassinées dans le bois, dont l'un apparemment étoit le malheureux que mon domestique avoit entendu crier & gémir.

*Mr. Ford.* Je sens vivement à présent votre danger, Monsieur, & le bonheur que vous eutes d'échaper. Votre fermeté vous fut sans doute utile alors.

*Sir Harg.* Mais, Monsieur, il me semble que je serai plus à mon aise, si vous me donnez un exemple d'un ennemi rendu votre ami avant ceci. En avez-vous quelqu'un?

*Sir Cb.* De pareilles histoires vont très-mal dans la bouche de celui qu'elles regardent.

*Sir Harg.* Il faut que j'en aie une, Monsieur: un compagnon de souffrance me raccommo-dera mieux avec moi-même.

*Sir Cb.* Si vous ne voulez pas m'en dispenser, je vous dirai donc ce qui m'est arrivé en ce genre.

*Mr. Ford.* Je vous en prie, Monsieur.

*Sir Cb.* J'eus un mesentendu à Venise, avec un jeune Cavalier Vénitien, âgé d'environ vingt-deux ans, j'en avois un de moins.

*Mr. Bag.* Au Carnaval, je suppose, & pour quelque Dame?

*Sir Cb.* Il étoit fils unique d'un noble Vénitien, & sa famille fondoit sur lui de grandes espérances. Une autre famille noble d'Urbino, à la-

laquelle il devoit s'allier par un mariage, étoit aussi intéressée à sa conservation. Nous avions fait connoissance à Padouë; j'étois à Venise par son invitation; & j'étois fort bien avec tous ses Parens. Il se brouilla avec moi, à l'instigation d'une personne mal-intentionnée de sa famille, & pour vous avouër la vérité, d'une Dame, comme vous le supposez, Monsieur Bagenhall, de sa sœur. Il ne voulut pas consentir que je défendisse mon innocence en présence de mon accusatrice; ni même que j'en appellasse à son Père, qui étoit un homme sage & sensé. Au contraire, il m'insulta d'une manière que je pouvois difficilement supporter. J'étois résolu de quitter Venise, & je pris congé de toute la famille, excepté de la Dame, qui ne voulut pas me voir. Le Père & la Mère me virent partir avec regret. Le jeune homme avoit ménagé les choses de façon que je ne pouvois honnêtement m'adresser à eux; & quand je pris congé de lui en leur présence, sous prétexte de me donner une Lettre de recommandation, il me mit un cartel dans la main. Voici la réponse que je lui fis après avoir protesté de mon innocence; „ Je pars pour Verone dans quelques „ heures. Vous connoissez mes principes, & „ j'espère que vous considérerez la chose de plus „ près. Jamais, tant que je serai maître de moi, „ je ne m'exposerai à me repentir pour le reste „ de ma vie, d'avoir tiré l'épée, pour faire un „ tort irréparable à la famille de qui que ce soit, „ ou pour courir les risques de faire un pareil „ tort à la mienne, & pour nous exposer tous „ deux à être perdus sans ressource.”

*Mr.*

*Mr. Merc.* Cette réponse l'irrita, je suppose, plutôt que de le satisfaire.

*Sir Cb.* Mon intention n'étoit pas de l'irriter. Je ne voulois que lui rappeler les obligations où nous étions l'un & l'autre, chacun envers notre famille, & lui faire naître des réflexions d'un genre supérieur. Elles devoient naturellement avoir plus de force dans ce païs Catholique Romain, ( je suis fâché de devoir le dire, ) que dans ce païs Protestant.

*Sir Harg.* Comment, comment, Monsieur cela se termina-t-il ?

*Sir Cb.* J'allai à Verone: il m'y suivit, & tâcha de m'engager à tirer l'épée. Pourquoi la tirerois-je ? lui dis-je; la décision de l'épée seroit-elle certainement celle de la justice ? Vous êtes dans la passion. Vous n'avez aucune raison de douter ni de mon habileté, ni de mon courage. ( Dans de telles occasions, Messieurs, & dans de pareilles vuës, on est peut-être autorisé à se faire un peu valoir. ) Et encore une fois, continuai-je, je proteste de mon innocence; & je souhaite d'être confronté avec mes accusateurs.

Il n'étoit que plus enragé de mon flegme. Je me tournai, dans l'intention de le quitter. Il jugea à propos de m'insulter personnellement. Il me semble que je rougis à présent de l'avouer, il me donna un soufflet, pour me forcer à tirer l'épée.

*Mr. Merc.* Et ne la tirates-vous pas, Monsieur ?

*Mr. Bag.* Surement, vous la tirates ?

*Mr. Jord.* Dites-nous, je vous prie, sir  
Char-

Charles! Vous ne pouviez vous dispenser alors de tirer l'épée? C'étoit une insulte qui justifieroit un Saint.

*Sir Cb.* Il avoit oublié dans ce moment de passion, qu'il étoit un Gentilhomme! Je ne me souvins pas que je l'étois; cependant je n'eus pas occasion de tirer l'épée.

*Sir Harg.* Quelle punition . . . Vous ne lui donnâtes pas des coups de canne?

*Sir Cb.* Il en garda le lit quinze jours. Je le mis en possession du logement que j'avois pris pour moi, & dans des mains convenables & sûres. Il fut en effet pendant un ou deux jours hors d'état de penser à lui. Je fis avertir ses Parens, son valet me rendit justice par rapport à l'insulte qu'il m'avoit faite. Ce fut alors que je fus obligé d'instruire son Père, d'une découverte que j'avois faite, que le fils avoit refusé d'entendre; & qui jointe à l'aveu de la Dame, les convainquit tous de mon innocence. Le Père reconnut ma modération, de même que le jeune homme, qui souhaita que nous renouvellassions amitié. Mais comme je trouvois que l'affaire étoit allée trop loin, pour qu'on pût compter sur une réconciliation sincère, & sachant qu'il ne manqueroit pas de gens qui l'inciteroient à se vanger d'une indignité, qu'il s'étoit cependant attirée en m'en faisant une plus grande, je pris congé de lui, & de ses Parens, & j'allai revoir quelques Cours d'Allemagne, celle de Vienne en particulier, où je restai quelque tems.

Cependant le jeune homme se maria. Son épouse, de la famille des Altieri, est une excellente femme: elle lui a apporté une très-gran-

grande fortune. Peu après son mariage, il m'écrivit, que comme il ne doutoit pas que si j'avois tiré l'épée, l'emportement où il étoit auroit mis sa vie entre mes mains, il ne pouvoit que reconnoître qu'il me devoit avec la vie, tout ce qu'il possédoit, & la meilleure des femmes, aussi bien que le bonheur des deux familles.

Je ne fais point l'application de cet exemple: mais, sir Hargrave, comme j'espère de vous voir marié, & heureux, quoique selon moi ce ne puisse jamais être avec Miss Byron, je m'attends de la part d'un Anglois, à un aveu aussi généreux, & qui n'a pas été méléant dans un Italien.

*Sir Harg.* Et votre Italien a-t-il gardé quelque marque, Monsieur? Comptez là-dessus, que je ne verrai jamais un miroir, sans pester contre vous.

*Sir Ch.* Je n'ajouterai qu'un mot; c'est que quelque sensible que vous puissiez être, comme je le suis aussi, à l'heureuse issuë de cette malheureuse affaire, je n'attendrai jamais aucun compliment de vous qui puisse vous rabaisser.

*Mr. Ford.* Votre main, sir Hargrave, à sir Charles?

*Sir Harg.* Quoi! sans conditions! que je meure, si je le fais! Mais qu'il m'apporte Miss Byron dans sa main, c'est le moins qu'il puisse faire, je pourrai alors le remercier de m'avoir donné cette femme.

Sir Charles fit quelque réponse en souriant, mais l'Ecrivain ne l'entendit pas.

Sir Charles voulut alors prendre congé, mais cha-

chacun, & sir Hargrave entre autres, le pria fort instamment de rester un peu plus longtems.

*Mr. Ford.* Il faut achever ma conversion, sir Charles; c'est un sujet qui nous intéresse tous. Nous repasserons chaque mot de la conversation, & nous y penserons quand nous ne vous verrons pas. Permettez moi de vous demander comment vous êtes venu à différer si fort de tous les autres gens d'honneur, dans la pratique, aussi bien que dans vos principes sur ce sujet?

*Sir Cb.* Je répondrai à votre question, Monsieur, en aussi peu de mots que je le pourrai.

Mon Père, étoit homme de courage. Il avoit de grandes idées d'honneur, & me les inspira de bonne heure; il me donna dès l'âge de douze ans, un Maître pour m'enseigner, ce que nous appellons, l'art de se défendre. J'y pris beaucoup de goût, & je parvins bientôt à une habileté, qui fit plaisir à mon Père, & à mon Maître. J'avois beaucoup de force pour mon âge, l'exercice l'augmenta: j'avois de l'agilité, & j'en acquis davantage. Les louanges que mon Père & mon Maître me donnoient, enflèrent tellement mon courage, que je souhaitois presque d'avoir une occasion de l'exercer. Ma Mère étoit une excellente femme: elle m'avoit inspiré dès mon enfance des idées de droiture, & les premiers principes du Christianisme, qu'on tourne aujourd'hui, en ridicule, devant les jeunes gens de condition, au lieu de les leur inculquer. Elle trembloit presque quelquefois, en pensant aux conséquences qu'elle craignoit de son application à ce métier; & elle me faisoit  
con-

continuellement des leçons sur la vraie magnanimité, & sur les loix de la douceur, de la bienveillance, & du pardon des injures. Si je ne l'avois pas perduë sitôt, j'aurois été mieux instruit que je ne le suis dans cette noble science. Me connoissant naturellement prompt, & fort sensible aux affronts, & voyant que même dans le plaisir qu'elle m'avoit appris à sentir dans la pratique du bien, je montrois une vivacité, qui alloit jusqu'à la témérité, & qui pouvoit me conduire dans des erreurs capables de contrebalancer le bien que je voulois faire, elle redoubla ses efforts pour me retenir dans le bon chemin; & touchant cet article en particulier de l'habileté dans le maniment des armes, elle insistoit souvent sur cette observation de Mr. Locke; „ Que les jeunes gens dans la chaleur „ de l'âge, sont souvent disposés à croire qu'ils „ ont appris inutilement à faire des armes, s'ils „ ne montrent leur habileté dans quelque duël.”

Cette remarque pressée, & inculquée habilement, étoit fort de saison dans ce tems de danger. Et elle ne laissoit passer aucune occasion de me faire sentir que l'art que j'apprenois, étoit proprement celui de se défendre, & non d'offenser; travaillant en même tems à me mettre en garde contre les mauvaises compagnies, où mon habileté dans les armes auroit pu m'entraîner; & contre les spectacles qu'on donne dans les lieux infames, fréquentés par des brutaux.

Par ses instructions, je fus convaincu de bonne heure, qu'il est beaucoup plus noble de pardonner une injure, que de s'en vanger, & de dou-

donner la vie que de l'ôter. Mon Père, dont je respecte la mémoire, étoit un homme de plaisir, & qui aimoit la dépense. Il avoit de grandes qualités; mais ma Mère étoit mon oracle; & il rendit toujours une telle justice à son mérite, qu'il me commandoit de la considérer comme telle, d'autant plus, disoit-il, qu'elle savoit bien distinguer la fausse gloire de la véritable, & qu'elle ne voudroit pas que son fils fût un poltron.

*Mr. Merc.* Voilà, sur mon honneur, d'heureux commencemens.

*Mr. Ford.* Continuez, je vous prie, Monsieur, je suis tout attention.

*Sir Harg.* Eh, nous écoutons tous.

*Mr. Bag.* Maudit soit le premier qui parlera pour vous interrompre.

*Sir Cb.* Mais ce qui grava le plus profondément dans mon cœur, les leçons de ma Mère, c'est un événement, dont je déplorai toujours les suites. Mon Père aiant pris congé de ma Mère pour une absence de quelques jours, fut rapporté une heure après à la maison, blessé, mortellement à ce qu'on croyoit, dans un duel. La première surprise de ma Mère la fit tomber dans des défaillances, dont elle ne s'est jamais bien remise depuis. Cela joint au danger dans lequel mon Père resta encore quelque tems, déranger absolument sa santé, de sorte que dans moins d'une année, mon Père, avec un regret inexprimable, & se reprochant sans cesse d'en être l'occasion, perdit la meilleure des épouses, & mes sœurs & moi la meilleure des Mères, & le meilleur des Mâtres.

Ma

Ma tendresse pour mon Père, que je servis toujours pendant tout le tems de sa maladie, & l'occasion que j'eus par là d'être témoin de ce que lui & ma Mère souffroient, achevèrent de me remplir d'horreur pour l'infame coutume du duël. Je continuai cependant à me perfectionner dans le maniment de toutes sortes d'armes, & entre autres du bâton ; la meilleure pour pouvoir éviter de tirer l'épée, & donner la vie dans l'occasion au-lieu de l'ôter ; d'autant plus, que sur le pied où sont les choses, un jeune homme de courage & de distinction, ne peut guères se flatter d'éviter toujours un défi.

Mon Père, à la persuasion d'un frère de ma Mère, Général au service de l'Empereur, & fort amoureux de la vie militaire, & de moi, avoit une fois envie de me mettre dans le service, quoique fils unique ; & j'y avois assez de penchant dans mon enfance : mais plein d'horreur pour le duël, & considérant l'absurde alternative où sont les Officiers dans nos armées d'accepter un défi, contre les loix divines & humaines, ou d'être cassés, s'ils le refusent, quoiqu'un soldat soit moins maître de sa vie que qui que ce soit dans la société, je regardai le service Anglois, encore que ce fût celui de mon país, comme le dernier que j'embrasserois ; & étant né pour tenir un rang considérable dans ma patrie, je ne pus qu'hésiter, tout jeune que j'étois, quand on me proposa d'entrer dans un service étranger, comme l'avoit fait mon Oncle, par des principes que je n'approuvois pas. Bientôt après m'étant fait une loi de ne pas prendre les armes, même pour mon país, sans



examiner la justice de la cause , il paroitra moins étonnant que je n'aie jamais pu penser au service d'un autre Prince.

*Mr. Bag.* Vous n'avez donc jamais fait de campagne, Monsieur?

*Sir Ch.* Oûi, j'en ai fait une, comme Volontaire, malgré ce que j'ai dit. J'étois alors au milieu des armées en marche, & je ne pus reprimer l'ardeur que ces mouvemens excitoient chez moi. Mais à moins que mon país ne fût attaqué injustement par un ennemi étranger, je crois que je ne voudrois pour aucune considération me trouver encore dans une bataille.

*Mr. Ford.* Mais, Monsieur Bagenhall, vous nous écarterez de notre sujet. Sir Charles alloit nous dire quelque chose qui regardoit plus directement le duél.

*Sir Ch.* Quand j'eus malheureusement perdu ma Mère, mon Père pour adoucir mon extrême douleur, consentit à me faire voyager, pour faire le grand tour, comme on l'appelle: après avoir vu premièrement les Domaines de la Grande-Bretagne en Europe, excepté Gibraltar, & Minorque. Supposant alors que je pourrois me trouver dans des circonstances capables d'ébranler les principes que ma Mère avoit pris tant de soin de m'inspirer, & auxquels sa mort, & le danger de mon Père avoient ajouté beaucoup de force, je fus curieux de chercher dans l'histoire, l'origine, & les progrès d'une coutume que je détestois avec tant de raison, & qui est si contraire à toutes les loix divines & humaines, en particulier à ce vrai héroïsme que le Christianisme nous prescrit, quand il recommande

la douceur, la modération, & l'humilité, comme la gloire de la nature humaine. Mais je suis trop long.

Sir Charles prit encore sa montre. Ils le pressèrent de continuer.

Trouvant, poursuivit-il, que cette coutume antichrétienne devoit son origine aux peuples barbares du Nord, qui avoient cependant une excuse que nous n'avons pas, en ce qu'ils étoient gouvernés par des Seigneurs particuliers, & n'étoient pas unis sous un seul Chef, auquel les personnes qui se croyoient lésées, pussent recourir en dernier ressort; trouvant encore que ces nations étoient véritablement Barbares, & ennemies de toute politesse; mes raisonnemens à cette occasion ajoutèrent une nouvelle force à une opinion déjà si bien fondée.

Les Messieurs parurent craindre que sir Charles n'eût fini. Ils le conjurèrent de poursuivre.

J'eus recours alors, continua-t-il, aux histoires des nations fameuses par leur bravoure. Celle des Romains, qui durent à leur valeur l'empire du monde, fut mon premier objet. Je n'y trouvai aucun trait qui pût autoriser cette barbare coutume. Quand il survenoit quelque dispute, le défi des deux côtés étoit généralement celui-ci; „ Que chacun paroîtroit à la tête de l'armée à la première occasion, & donneroit des preuves de son intrépidité contre l'ennemi commun.” L'exemple des Horaces, & des Curiaces, qui fut un combat public, & national, pour ainsi dire, ne forme pas une exception à ma remarque. Et cependant cet exemple fut condamné dans la suite par un

D 2 meil-

meilleur. Car nous lisons que Tullus proposa à Albanus, le Général des Albains, de remettre le sort des deux peuples à la décision des armes des deux Généraux, pour prévenir une plus grande effusion de sang: mais quelle fut la réponse d'Albanus, quoique le motif du défi fût si plausible? Il répondit „ que c'étoit la cause  
 „ du Public, & non celle de deux particuliers,  
 „ & que la décision en appartenoit à Albe & à Rome.”

Plusieurs siècles après, Auguste reçut un cartel de Marc-Antoine. Qui oseroit accuser ce Prince de poltronnerie pour avoir répondu;  
 „ que si Antoine étoit las de la vie, il pouvoit  
 „ trouver bien d'autres moyens de la terminer  
 „ que par son épée?”

Auparavant, Métellus défié par Sertorius, répondit de la plume & non de l'épée; „ Qu'il  
 „ n'étoit pas d'un Capitaine de mourir comme  
 „ un simple soldat.”

Les Turcs même n'ont point d'idée de cette brutale coutume. Et cependant cette Nation s'est élevée par sa bravoure, de très-petits commencemens, à un des plus grands Empires qu'il y ait aujourd'hui. Ils prennent occasion de notre usage en ceci, pour se mettre au dessus des Chrétiens; & regardent comme un scandale que des Musulmans se querellent, & recourent à une vengeance particulière.

Toute la doctrine Chrétienne y est contraire, comme je l'ai insinué. Mais on ne peut réfléchir qu'en frémissant, que si l'on vouloit soutenir ses preuves contre l'infame pratique du duél, par la loi du Christianisme, quoique la  
 plus

plus excellente des loix, (excusez moi, Monsieur Merceda, la vôtre y est comprise) on se feroit tourner en ridicule par des gens qui s'appellent Chrétiens. J'ai parlé jusqu'ici des Païens & des Mahométans, quoique dans cette compagnie, peut-être... Mais j'espère qu'il n'est pas besoin de faire remarquer ici à personne, que la seule loi de rendre le bien pour le mal, est plus noble, & plus héroïque, qu'aucune que ces peuples, & même le vôtre, Monsieur Merceda, aient jamais connuë.

*Mr. Ford.* Vous l'avez montré, sir Charles, par votre exemple. Je n'avois point vu de Héros jusqu'à présent.

*Sir Ch.* Je me rappelle cependant un exemple moderne d'un cartel refusé, & qu'on peut bien alléguer du moins à l'appui de mes preuves. L'armée du fameux Maréchal de Turenne, en représailles, à ce qu'on prétendoit, de mauvais traitemens, qu'un ennemi ne devoit pas se permettre, avoit fait de terribles ravages dans le Palatinat. L'Electeur, outré d'un dégat contre les usages de la guerre, appella le Maréchal en duël. Celui-ci répondit; „ que si la confiance que le Roi, son Maître, avoit en lui, „ lui permettoit d'accepter son défi, il ne le „ refuseroit pas; mais qu'au-contre il tiendrait à honneur de mesurer ses armes avec „ un Prince aussi illustre; mais qu'il étoit obligé de s'excuser, pour le service de son „ Maître.”

Quoique je croie que le Maréchal auroit pu faire une meilleure réponse que celle-là, qui cependant n'étoit pas mauvaise pour un soldat,

néanmoins cet exemple est digne de considération.

Mériterois-je donc, Messieurs, d'être diffamé ou insulté, si je raisonnois comme je l'ai fait, avec un homme qui me défieroit, ou si je lui tenois ce langage ?

„ De quel usage sont les loix de la société,  
 „ si l'on peut ainsi défier le Magistrat ? Si j'ac-  
 „ cepte votre défi, & que vous l'emportiez  
 „ sur moi, n'y aura-t-il pas quelque autre qui  
 „ vous défiera ? Et si vous succombez, quel-  
 „ qu'un défiera celui dont l'épée vous aura fait  
 „ périr. En un mot où le mal pourra-t-il s'ar-  
 „ rêter ? Mais je ne me trouverai point dans  
 „ un rendez-vous ; mon système est de me dé-  
 „ fendre, & de me défendre seulement. Met-  
 „ tez moi dans le cas, & je ne doute pas que  
 „ vous n'ayez sujet de vous en repentir. Je  
 „ ne consentirai point à un combat prémédité.  
 „ Je ne veux pas m'exposer en présence de  
 „ mon Créateur, aux conséquences d'une action  
 „ qui n'admet point de repentir dans celui qui  
 „ succombe, & qui ne laisse au survivant que  
 „ des remords amers pour partage. Je ne crains  
 „ pas plus le blâme des hommes, que vos in-  
 „ sultes à cette occasion. Ce sera à vos ris-  
 „ ques si vous m'insultez. Il est peut-être  
 „ aussi heureux pour vous, que pour moi,  
 „ que j'aie des craintes d'un autre genre. Quel  
 „ que fût l'événement, l'épreuve à laquelle  
 „ vous me provoquez, ne peut rien décider  
 „ sur la justice de la cause. Dès à présent vous  
 „ me trouverez prêt à vous rendre la justice  
 „ que vous vous voulez chercher. Pour l'a-  
 „ mour

„mour de vous-même, considérez donc mieux  
 „la chose, puisqu'encore, si nous nous bat-  
 „tions, & que nous survécuttions tous deux à  
 „notre combat, vous pourriez bien, quoi qu'il  
 „vous plaise d'en penser, changer un mal ima-  
 „ginaire, contre un malheur réel.”

Voici, Messieurs, comment à-peu-près j'ai  
 raisonné en moi-même, en forme syllogistique.

Le courage est uné vertu; l'emportement est  
 un vice; l'emportement ne peut donc être le  
 courage.

Ne convient-il donc pas, à quiconque est  
 véritablement homme d'honneur, de montrer  
 que la raison a plus de part que le ressentiment  
 à la hardiesse de ses résolutions? Et y a-t-il  
 rien d'aussi raisonnable que d'avoir égard à no-  
 tre devoir?

Vous m'avez demandé, Messieurs, mes idées  
 sur cet important sujet: je vous ai obéi d'au-  
 tant plus volontiers, que j'espère, qu'à l'occa-  
 sion qui a amené cette entrevü, que je ne re-  
 garde pas comme malheureuse, sir Hargrave en  
 aura plus de raison d'être satisfait que tout se  
 soit terminé ainsi; & si vous voulez bien ado-  
 pter mes principes, ils peuvent être utiles à  
 d'autres de vos amis, dans les différends qui  
 pourroient survenir entre eux. Pour moi, par  
 rapport à moi-même, j'ai toujours été disposé  
 à communiquer mes idées sur ce chapitre, dans  
 l'esperance que cela pourroit m'épargner quel-  
 que défi; car comme je l'ai avoué, je suis très-  
 vif, j'ai de l'orgueil, & je me crains souvent  
 moi-même, & d'autant plus que naturellement,  
 j'ose le dire, je ne suis pas timide.

D 4

Mr.

*Mr. Bag.* Devant Dieu, sir Hargrave, quel qu'un l'a échappé belle.

*Mr. Merc.* Sur mon ame, sir Hargrave, vous auriez trouvé à qui parler.

*Sir Cb.* *La course n'est pas toujours pour celui qui est léger*, Messieurs; la chaleur de sir Hargrave lui auroit sans doute donné du desavantage. Celui qui se défend est plus sur ses gardes; celui qui attaque s'expose lui-même.

*Mr. Bag.* Mais, Monsieur, vous ne méprifiez pas un homme, j'en suis sûr, parce qu'il n'est pas de votre opinion. Je suis Catholique . . . .

*Sir Cb.* Catholique Romain . . . Aucune Religion n'enseigne le crime. J'honore tout homme qui vit selon celle qu'il professe.

*Mr. Bag.* Mais je doute que ce soit mon cas.

*Mr. Merc.* Il n'y a pas de doute là-dessus, Bagenhall.

*Mr. Ford.* Pour dire vrai, Mr. Bagenhall a trouvé son compte dans son changement. Il a été élevé dans la Religion Protestante. Ces dispenses, Mr. Bagenhall! . . .

*Mr. Merc.* Oui, c'est souvent un argument dans la bouche de Bagenhall, pour me faire son profelyte.

*Sir Cb.* Mr. Bagenhall, à ce que je comprends, est plutôt de la Religion de la Cour de Rome que de celle de son Eglise.

*Mr. Bag.* Mais ce que je voulois dire, en disant que je suis Catholique, c'est que j'ai lu que quelques-uns de nos casuistes pensent, que dans certains cas, un particulier peut devenir son propre vengeur, & défier un ennemi au combat.

*Sir*

*Sir Ch. Bannes & Cajetan*, vous voulez dire, l'un Espagnol, l'autre Italien. Mais l'autorité la plus respectable de votre Eglise, est entièrement contre leur sentiment en cela. Le Concile de Trente traite ceux des combattans qui sont tués, comme meurtriers d'eux-mêmes, & leur refuse la sépulture. Il les déclare perpétuellement infames, de même que tous ceux qui par leur présence favorisent & autorisent cette pratique brutale, & antichrétienne; & il confisque leurs biens. De plus il prive tous les Princes souverains, des Etats & des villes qu'ils tiennent de l'Eglise, s'ils y laissent ces actes de violence impunis. Je n'ai pas besoin d'ajouter que l'Edit de Louis XIV. contre les duëls, est l'action la plus glorieuse de son regne. Et permettez moi de finir en remarquant, que les empoisonnemens, & la lâche pratique des assassinats, si fréquens en Italie pour des vengeances particulières, par le moyen des Braves qu'on louë pour de l'argent, sont autant de branches de ce vieux usage Gothique. Et cependant, comme je l'ai insinué, les nations Barbares du Nord ont quelques prétextes à alléguer en faveur de leurs duëls, tirés de leur police, que nous ne pouvons pas tirer de la nôtre, mettant à part le Christianisme.

Chacun dit alors, qu'il réfléchiroit sérieusement sur ce qui s'étoit dit dans cette conversation extraordinaire.

*Sir Harg.* Tout cela est bien, mais *sir Charles*, il faut que je revienne à ma Chançon... *Mifs Byron*... Il faut qu'elle soit à moi. Et j'espère que vous ne vous y opposerez pas.

*Sir Ch.* Elle est sa propre maîtresse. Je serai bien aise, Messieurs, de vous voir les uns & les autres au quarré de S. James.

*Mr. Bag.* Il y a une chose qu'il convient, je crois, de dire à sir Charles Grandison. Vous savez, Monsieur, que je menai un jeune homme chez vous, pour prendre la minute de la conversation que nous eumes, & cela de crainte des conséquences. Par une pareille crainte, j'ai obtenu de sir Hargrave. ...

*Sir Harg.* J'en suis furieux contre vous, à présent, Bagenhall: cette Diabie d'affaire, que je croyois qui seroit couchée par écrit pour ma justification, a tourné à son honneur. Me voilà à présent peint en blanc & en noir, comme un homme foible, un imbécille ... N'est-il pas vrai?

*Mr. Ford.* Point du tout; si vous pensez ainsi, sir Hargrave, vous avez mal profité des nobles leçons de sir Charles.

*Sir Ch.* Qu'y a-t-il donc, Monsieur Bagenhall?

*Mr. Bag.* J'ai obtenu de sir Hargrave, que nous eussions le même jeune homme, qui est honnête homme & discret, & fort habile à écrire en abreviations, pour prendre une note exacte de tout ce qui s'est passé: il est dans ce cabinet.

*Sir Ch.* Il faut avouër, que cela est fort extraordinaire .... Mais comme je dis toujours ce que je pense, si je ne crains pas de me rapeller moi-même ce que j'ai dit, je ne dois par traindre qu'on en prenne note.

*Mr. Bag.* Vous ne le devez pas sûrement dans cette occasion, Monsieur, il ne s'est rien passé, comme le remarque sir Hargrave, qui ne soit à

votre honneur. Nous qui avons employé l'Ecrivain, nous avons plus à craindre que vous. Nous lui avons recommandé d'être sincère, & de n'épargner personne. Nous ne pensions guères que la chose se terminât si doucement.

*Mr. Ford.* Graces à Dieu, que cela soit ainsi!

*Mr. Merc.* Je regarde cette issue comme très-heureuse.

*Sir Harg.* Non pas, si Miss Byron ne consent à effacer ces marques.

*Mr. Bag.* Monsieur Cotes, votre tâche est finie. Venez, je vous prie, avec ce que vous avez écrit.

L'Ecrivain obéit. Mr. Bagenhall demanda, si on liroit l'écrit? Sir Hargrave jura que non, puisqu'il n'avoit pas fait meilleure figure dans la dispute. Sir Charles leur dit qu'il ne pourroit rester pour entendre cette lecture; mais que puisqu'on lui avoit accordé une copie de la conversation entre Mr. Bagenhall & lui, il seroit bien aisé d'en avoir une de celle-ci; d'autant plus que quand il l'auroit lue, sir Hargrave auroit une preuve de sa disposition à se condamner, s'il trouvoit qu'il eût manqué à ce qu'il se devoit à lui-même, ou à quelqu'un de la compagnie.

Ils consentirent que j'envoyasse à sir Hargrave la première copie que j'aurois mise au net. Sir Charles prit alors congé.

Ces Messieurs restèrent pendant quelques minutes dans le silence, quand ils revinrent après l'avoir reconduit, se regardant l'un l'autre, comme si chacun eût attendu qu'un autre parlât. Mais quand ils ouvrirent la bouche, ce fut tout



à la louange de fir Charles, comme du plus modeste, du plus poli, du plus brave, du plus généreux de tous les hommes. Cependant ses maximes, disoient-ils, étoient diablement étranges; impraticables pour de misérables chiens comme eux, c'étoit leur expression.

Sir Hargrave sembloit extrêmement abbattu, & humilié. Il ne pouvoit, disoit-il, se souffrir lui-même, dans le sentiment de son infériorité. Mais que pouvois-je faire, dit-il: le Diable ne l'auroit pas fait dégainer. Que la peste l'étouffe; il m'a mené comme un enfant.

Et cependant, dit Mr. Merceda, il paroît ne pas s'embarasser plus d'une épée que de jouer aux épingles.

Vous l'auriez bien trouvé ainsi, dit fir Hargrave, si vous aviez remarqué avec quelle adresse, & quelle indifférence, il m'a fait baisser la pointe de mon épée avec sa main, quoiqu'il ne voulût rien m'accorder; & comment il m'a pris sous le bras, & m'a ramené vers vous, comme s'il m'eût fait prisonnier. Le Diable, ajouta-t-il, me devoit depuis longtems un affront; mais qui eut cru qu'il auroit assez de pouvoir sur fir Charles Grandison pour l'employer à cet usage? Cependant, je ne serai jamais à mon aise jusqu'à ce que Miss Byron soit Lady Pollexfen.

Je finis, Monsieur, en remarquant qu'il y a quelques articles dans cette copie, que je ne mettrai pas dans celle que j'écrirai pour les autres Messieurs, de peur d'offenser quelqu'un. J'eus ordre de montrer celle-ci à Mr. Bagenhall, avant que de vous l'envoyer; mais par cette même raison, je m'excuserai comme aiant oublié cet ordre.

C'est

C'est donc ici la copie fidèle de tout ce qui s'est passé, aussi bien que l'a pu faire, Monsieur,

*Votre très-grand admirateur  
& très-humble serviteur,*  
HENRY COTES.

---

*Continuation de la Lettre de MISS BYRON.*

Quel paquet, avec la copie que Mr. Reeves a faite de cet écrit! Je ne veux pas l'enfler des reflexions sans fin que je pourrois faire là-dessus; je me hâte de vous raconter les visites dont je vous ai parlé.

Sir Hargrave, sans s'être fait annoncer, vint à neuf heures.

Le cœur me manqua, quand sa chaise s'arrêta devant la porte, & qu'on me dit qui c'étoit.

Il fut introduit dans la salle. Mon Cousin & ma Cousine Reeves l'y joignirent bientôt. Il fit une grande apologie pour la peine où il les avoit mis; & Mr. Reeves lui dit qu'il avoit bien raison d'en avoir du repentir.

Il mit tout sur le compte de l'amour... Nom prostitué, qu'on fait servir de couverture à tous les actes de violence, d'indiscrétion, de folie, dans les deux sexes!

J'étois dans mon appartement. Mr. Reeves y vint; il me trouva dans l'effroi; il alla le lui dire, & le conjura de ne pas s'opiniâtrer à vouloir me voir.

Tout le but de sa visite, dit-il, étoit de me conjurer de lui pardonner. Il étoit vraisemblable que j'aurois la même émotion à sa première

re visite, une autre fois; & il supplioit qu'il pût me voir. Il en avoit le droit, disoit-il; il avoit souffert à cause de moi: ils voyoient qu'il n'étoit plus ce qu'il avoit été; & comme on lui avoit refusé, & qu'on l'avoit porté à se refuser à lui-même, la satisfaction duë à un homme d'honneur, par un homme qu'il n'avoit jamais offensé, il insistoit sur ce qu'on lui permit de me voir, & de recevoir mon pardon, comme sur une chose qui pourroit confirmer sa reconciliation avec sir Charles Grandison.

Il n'y avoit rien à repliquer à cette raison.

Je descendis en tremblant; je ne puis pas dire que je marchois.

Malgré tous les beaux raisonnemens que je me fis à moi-même, pour me conduire avec la dignité d'une personne offensée; au moment cependant que je le vis approcher de moi, quand j'entrai dans la salle, je courus à Mr. Reeves & lui saisis le bras, avec un air d'effroi, sans doute. Si sir Charles Grandison eut été là, je crois que j'aurais couru à lui tout de même.

Toujours chérie, & adorable bonté! ce fut son expression, en s'approchant de moi: quelle douceur dans cet effroi même, & qu'il est juste! J'ai pardonné de plus grandes offenses, ajouta-t-il en montrant sa bouche. Je n'avois que des vûes honorables.

*Honorables*, Monsieur! La cruauté, Monsieur! La barbarie!... Comment pouvez-vous souhaiter de voir une créature que vous avez si indignement traitée!

J'en appelle à vous-même, Mademoiselle, si j'ai pensé à la moindre indécence!... Pour tout

tout ce que j'ai souffert par ma folle entreprise, par la disgrâce....

La disgrâce, Monsieur, étoit votre partage, lui dis-je, moitié hors d'haleine.... Que voulez-vous, Monsieur?... Pourquoi cette visite? Que dois-je faire?

Je savois à peine ce que je disois, & je tenois toujours le bras de Mr. Reeves.

Pardonnez moi, Mademoiselle, c'est là ce que vous devez faire; pardonnez moi; j'implore votre pardon à genoux; il tomba sur un genoux.

Ne vous mettez pas à genoux, Monsieur, je vous prie relevez vous... Vous m'avez froissée, brisée, remplie de terreur, Monsieur.... Et.... Bon Dieu! j'étois en danger d'être votre femme, Monsieur!

Cette fin de ma réponse n'étoit-elle pas bien méchante? Mais le souvenir de ce que j'avois souffert, de ce que je n'avois échappé qu'à peine, ne me laissa pas la moindre présence d'esprit, lorsqu'il s'adressa à moi à genoux.

Il se releva: *En danger d'être ma femme*, Mademoiselle! seulement, la méthode que j'employai étoit mauvaise, Mademoiselle....

Vous voyez, sir Hargrave, dit mon Cousin, que Miss Byron est remplie de terreur. Asseyez-vous, ma chère, me dit-il en me prenant la main, & me conduisant auprès du feu; comme vous tremblez, ma chère! Vous voyez, Monsieur, dans quel effroi est ma Cousine.... Vous voyez....

Oùï, oùï, je vois: je suis désespéré de l'occasion de son effroi.... Nous nous assiégerons tous.

tous. Remettez vous, chère Miss Byron; & je vous en conjure, pardonnez moi, ajouta-t-il, en levant ses mains jointes.

Eh bien, Monsieur, je vous pardonne . . . . Je vous pardonne, Monsieur.

Si vous n'étiez pas dans un tel desordre, Mademoiselle . . . s'il étoit de saison à présent, je vous dirois ce que j'ai encore à vous demander. Je . . . .

Parlez à présent, Monsieur, & que jamais . . .

Permettez que je vous interrompe, Mademoiselle . . . Je crains trop ce que vous allez dire. Il faut que vous consentiez à mes poursuites. Je ne vous demande aucune faveur, qu'autant que ma conduite à l'avenir le méritera.

Ouï, ouï, Monsieur, votre conduite . . . . Mais, Monsieur, quand vous deviendriez le meilleur de tous les hommes; c'est ici, c'est ici la dernière fois que jamais . . .

Chère Miss Byron! Il alléqua alors la violence de sa passion, sa fortune, ses souffrances . . . . Le misérable! Cependant de tems en tems, j'avois un peu de pitié de sa bouche, & de sa lèvre défigurée. Il faisoit valoir encore la résolution où il étoit de se laisser gouverner entièrement par moi; la moitié de son bien qu'il me vouloit donner. L'odieux personnage parloit d'*enfants*, ma chère! Enfin il sembloit qu'il dressoit le contract.

Sur mon refus absolu, il me demanda si sir Charles Grandison n'avoit point fait d'impression sur moi?

D'où peut venir, ma chère Lucy, que cette question me mit intérieurement en colère?  
J'eus

J'eus à peine la patience de lui répondre. Je vois à présent, ma chère, que j'ai effectivement beaucoup d'orgueil.

Surement, Monsieur, lui dis-je, je n'ai point à vous rendre compte....

Je le fais, Mademoiselle: mais je vous conjure de répondre à cette question. Si sir Charles Grandison a fait quelque démarche auprès de vous, je ne puis avoir aucune esperance.

Sir Charles Grandison, Monsieur, est absolument desintéressé. Sir Charles Grandison n'a fait.... Je m'arrêterai là; je ne saurois qu'y faire.

Aucune démarche auprès de ma Cousine, je vous assure, sir Hargrave, dit Mr. Reeves. C'est le plus généreux des hommes. S'il avoit quelque idée pareille, j'ose dire qu'il seroit embarrassé à s'expliquer, de peur qu'une pareille déclaration ne parût diminuër le mérite de sa protection.

C'est une bonne pensée de Mr. Reeves; & que fait-on, Lucy, s'il n'y a pas quelque fondement.

*Protection*, s'écria sir Hargrave, maudite protection!... Mais cette assurance me rend plus tranquille. Permettez moi de vous dire, Monsieur Reeves, que si je n'avois pas trouvé que cet homme étoit un prodige, les choses ne se seroient pas terminées, comme elles semblent l'être pour le présent.

Mais, Monsieur, dit M<sup>rs</sup>. Reeves, permettez moi de vous dire, que comme je connois Miss Byron, il ne peut y avoir la moindre raison d'imaginer que Miss Byron....

Ma chère Madame Reeves, pardonnez moi.  
Mais

Mais il m'est impossible de recevoir un refus d'une autre bouche que de la sienne. N'y a-t-il donc aucune raison pour un sincère pénitent, d'espérer quelque compassion de cette douceur Angelique, puisqu'elle est sans aucun engagement?

Vous avez déjà entendu mon refus, Monsieur, lui dis-je. Je suis étonnée qu'aïant connu mes dispositions avant votre cruelle insulte, vous puissiez avoir après cela quelques espérances de cette nature.

Il protesta encore de la violence de sa passion, & dit d'autres pareilles balivernes.

Je crois, Lucy, que je ne pourrai jamais, à l'avenir, entendre un homme parler d'amour, de passion, & de pareilles extravagances.

J'ajouterai en peu de mots, car je suis ennuyée de ce sujet, qu'il dit un millier d'absurdités, plus pitoyables qu'aucune qu'ait jamais dit Mr. Greville, à ma louange; (en vérité tout cela me paroît pitoyable à présent). . . . Il insista sur la préférence par dessus Mr. Greville, Mr. Fenwick, & Mr. Orme. Il étoit résolu de ne pas desespérer; osant dire que ce qu'il avoit souffert pour moi, lui donnoit quelque mérite, sinon dans mon opinion, du moins dans la sienne; & le pardon qu'il avoit accordé à celui qui l'avoit maltraité, devant, à ce qu'il pensoit, être de quelque poids en sa faveur.

Il prit congé de nous d'une manière très-respectueuse. Je ne lui souhaite point de mal; mais jespère que je ne le reverrai jamais.

La fin de cette très-desagréable visite, sera celle de ma Lettre; j'en aurai une autre bien longue, prête pour le premier Courier.

L E T.